

## *Mémoires ornithologiques (5)*

### *Petite cour, théâtre des amours : intermède urbain*

Le troisième récit des mémoires ornithologiques – *Petite cour, théâtre des amours : Où es-tu Frédéric?* – laissait toute la place à notre imaginaire pour en construire l'aboutissement. C'est que bien souvent, on n'assiste qu'à une ou deux scènes de l'intrigue qui se joue, mais il arrive qu'on ait accès à tout le scénario.

En treize ans, ce n'était que la deuxième fois qu'un Viréo aux yeux rouges se présentait dans ma petite cour du centre-ville. Comme la cinquantaine d'espèces d'oiseaux migrateurs ayant passé chez-nous au printemps, un mâle avait été aperçu le temps d'un court séjour. Et pour cause, cet oiseau niche dans les forêts bien garnies de feuillus ou encore dans les grands parcs ou les vastes jardins. Mais voilà que celui-ci persistait à fréquenter les alentours. Nul besoin de le voir pour valider sa présence, son chant flûté et mélodieux répété inlassablement une quarantaine de fois à la minute le trahissait. Tout cela se déroulait en mai 2020, vous vous rappelez le confinement? Autant en profiter pour l'admirer.

Un beau matin, je l'ai vu se battre avec un Bruant chanteur pour s'approprier le houx dont plusieurs fruits avaient persisté l'hiver durant. Rien de surprenant, la Grive solitaire les convoitait aussi. Habituellement, le Bruant chanteur manifestant plus d'agressivité que les autres l'emportait, mais cette fois, le viréo le bravait. Quel ne fut pas mon étonnement lorsque je vis qu'il donnait la becquée! Il était trop tôt en saison. À moins que ce soit une offrande : chez plusieurs espèces d'oiseaux, les mâles ont l'habitude de démontrer qu'ils pourront nourrir la femelle au nid durant la couvaison et participer ensuite au nourrissage des petits. Une sorte de rituel pas trop loin de nos mœurs, un peu comme le premier rendez-vous au restaurant. J'ai donc poussé mes observations afin de valider qu'il s'agissait bien de deux adultes; la preuve était faite, il y avait un couple de Viréo aux yeux rouges dans ma cour. Quelle excitation en cet ennuyeux printemps où nous étions claustrés chacun chez soi!

Au fil des jours, je passais bien du temps à lire sur ma terrasse, les jumelles à la portée de la main. Ah non! Un chat rôdait... Ce n'était pas le paisible félin de mon voisin immédiat, je ne l'entends jamais miauler. Ça devait être un des intrépides minets du quartier qui s'embusquent près de la cascade ou derrière les ifs destinés, ironiquement, à protéger les oiseaux. Ce miaulement un peu nasillard m'intriguait. J'approchais de sa source quand un des viréos sortit prestement de sa cachette. C'est ainsi que je me suis familiarisée avec un des cris que ces oiseaux utilisent pour communiquer entre eux. Voilà qui expliquait aussi pourquoi je n'avais jamais vu de Moqueur chat autour de chez moi alors que j'avais cru l'entendre à quelques occasions.

Les jours s'allongeaient, les viréos s'abreuyaient à la cascade, le mâle chantait infatigablement à la cime des arbres. Le 12 juin, juste derrière la chaise que j'occupais, un oiseau s'approvisionnait dans le porte suif que je garnis dès le printemps de brindilles et de poils de

chien. C'était bien elle! La femelle viréo cueillait les matériaux pour les transporter à la fine extrémité d'une branche de l'immense frêne qui domine plusieurs propriétés de notre pâté de maisons. En basculant ma chaise, je parvenais à une confortable position pour suivre toute l'action. Se servant de son corps comme gabarit, elle tournait sur elle-même en édifiant son nid. Elle avait commencé par le fond qu'elle avait fixé et tressé en intégrant des soies d'araignées garantissant la solidité de l'ouvrage ainsi que la douce fourrure du toutou apportant un maximum de confort. Puis elle avait continué à ériger les parois jusqu'à obtenir une coupe très profonde et parfaitement symétrique. Quatre jours plus tard, elle était posée sur son ouvrage.

Il a plu et il y eut de forts vents qui secouaient les branches du frêne; périodiquement, la construction et son occupante s'emblaient s'incliner perpendiculairement au sol. L'idée de s'installer sur la flexible extrémité d'un rameau était sans doute de limiter l'accès aux nombreux écureuils mais je me demandais si le prix à payer n'était pas la chute possible. En tous les cas, je comprenais la raison de la profondeur du nid et je me sentais gênée d'avoir pensé que cette mère manquait peut-être d'expérience, car tout a résisté à la tempête.

De temps en temps, je voyais le mâle faire des aller-retour pour nourrir la femelle qui couvait, à d'autres moments elle quittait la couvée alors que celui-ci se posait sur le rebord jusqu'à son retour. Puis, c'est durant la première semaine du mois de juillet que les deux adultes ont commencé à transporter des chenilles et d'autres larves riches en protéines. J'ai pu observer un bec orange grand ouvert qui pointait vers le ciel, puis un deuxième et enfin un troisième. Sur un des clichés que j'ai pu discrètement capter entre les branches, je voyais même un filet d'eau qui coulait du bec d'un parent; jusque-là, j'ignorais que les passereaux transportaient de l'eau pour hydrater leurs poussins.

Après quelques jours, contrairement à d'autres oiseaux nidicoles dont les adultes nourrissent les petits en alternance jusqu'à leur indépendance, ce mâle laissait souvent sa compagne s'acquitter seule de cette tâche pendant qu'il chantait à la cime des arbres ou qu'il s'absentait de longues heures. Les Viréos aux yeux rouges sont pourtant censés être monogames. Il faut dire que les oiseaux ne cessent de nous surprendre : depuis la croissance de l'usage des tests d'ADN, les chercheurs ont découvert que chez plusieurs espèces, bien que les couples soient formés pour la vie, les oiselets d'une nichée n'ont pas toujours le même géniteur démontrant que la femelle s'était accouplée avec plus d'un mâle. Les oiseaux adopteraient les comportements assurant la survie de l'espèce. Peut-être ce père chantait-il à distance pour attirer à lui les prédateurs protégeant ainsi la nichée? Toujours est-il que cette mère dévouée devait s'éloigner très fréquemment et c'est pendant ces absences qu'un incident sans conséquence ainsi qu'un drame sont survenus.

Lorsque l'incident s'est produit, j'avoue avoir été un peu inquiète pour cette famille. Une femelle Chardonneret jaune profitait de chaque départ pour arracher des soies d'araignée et des brindilles à même le nid contenant les oisillons plutôt que de glaner les matériaux dont elle avait besoin. Après quelques hésitations, j'ai résisté à l'envie d'intervenir; finalement, j'avais eu raison de ne pas intercéder car la structure a conservé sa solidité jusqu'à l'envol des petits. Par

contre, j'avais eu beaucoup plus de difficultés à laisser aller la nature quand une femelle Moineau domestique était passée à l'attaque. Je l'avais vue donner de violents coups de bec à répétition vers l'intérieur du nid. À son retour, après s'être figée un instant, la mère s'inclina puis repartit avec quelque chose dans le bec qui ressemblait à un petit cadavre. Un Geai bleu qui mange un œuf ou un oisillon demeure une scène de prédation que je pouvais concevoir mais cette manière de se disputer le territoire m'avait consternée.

Enfin, le 17 juillet, un poussin bien dodu, encore partiellement duveteux et sans queue, se tenait perché sur le rebord du nid. Le lendemain matin, il se laissait tomber en battant l'air de ses courtes ailes pour atterrir dans le fusain jouxtant ma terrasse alors que son frangin grimpait à son tour sur le dessus de la rassurante structure. Dès que ce dernier prit son envol, toute la famille devint invisible, habitant désormais les plus hautes branches du frêne. Seuls des miaulements nasillards perçaient le tumulte urbain de temps en temps.

*Jocelyne Pagé*